Con anima ?

Con anima !

Con anima ?

Con anima !

Amélie Manchoulas

Mémoire de recherches
DSAA Design responsable et éco-conception
mention design graphique
La Souterraine, janvier 2015

Sous la direction d'Élisabeth Charvet et de Laurence Pache

Avant-propos

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
- Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Alfred de Vigny, extrait de *La Mort du Loup* (1843)

Sommaire

Introduction *p. 11*

Partie 1 :
L'animal et l'homme moderne
Comment la modernité voit notre rapport à l'animal

Qu'est-ce qu'un animal ? *p. 15*

Notre rapport à l'animal en occident
à l'époque contemporaine *p. 17*
Les animaux sauvages et les animaux domestiques
La distinction nature culture
Entre Orphée et Prométhée

La théorie de l'animal machine *p. 22*
Les limites de la théorie de l'animal machine

Partie 2 :
La perte de densité de notre lien au monde animal

Les différentes relations entre le monde humain
et le monde non humain autour du globe *p. 27*

Nos origines d'homme moderne *p. 33*
Les premières représentations de l'animal
La métamorphose.

L'histoire de l'homme est liée à l'histoire de l'animal *p. 42*

L'image ludique de l'animal *p. 44*
Objectivation
Anthropomorphisme

L'animal médecin *p. 47*

Partie 3 :
Notre dépendance voilée

Les services rendus par la nature *p. 51*
Les dépendances cachées et la survie de l'homme
Les services écosystémiques et leur valeur économique
L'interdépendance des espèces

p. 56

La dette infinie
La théorie du don dans les rapports domestiques
Le concept de communauté hybride
Les limites de l'exploitation animale

Partie 4 :
Comment redonner une valeur intrinsèque aux liens qui nous unissent au monde animal ? L'art et le design graphique peuvent-ils nous aider à retisser du lien ?

Une relation vécue à travers l'image *p. 61*

Le rôle médiateur de l'animal *p. 64*

Quel lien reste envisageable si l'on reste sur un naturalisme triomphant ? Un monde sans animaux est-il possible ? *p. 66*

Épilogue *p. 69*

Bibliograhie *p. 73*

Iconographie *p. 81*

Remerciements *p. 83*

•

La rupture entre l'homme et la nature est une des crises qui agitent actuellement la société occidentale.
Sur cette planète, dont l'homme moderne a pris conscience de la finitude et de la dégradation, les animaux, si différents et pourtant si proches, sont ceux qui étaient là bien avant nous. Dans une splendide disparité, l'homme les a rêvés, dessinés, inventoriés, mangés, pensés, observés, exploités, soignés, disséqués… Et les rapports que nous entretenons avec eux sont à la fois divers, multiples et équivoques. L'animal nous questionne sur notre propre humanité et c'est souvent grâce à lui et à travers lui que nous avons pu devenir les êtres civilisés que nous sommes à l'heure actuelle. Pourtant nous pensons que nous avons le droit de disposer de la vie des bêtes dans un but utilitaire et cela de manière très ambiguë.
Aujourd'hui plus que jamais, les animaux sont « nos objets » dans lesquels se raconte une longue histoire fusionnelle et souvent cruelle. Le rapport à l'animal est ainsi distordu : d'un côté, nous humanisons de plus en plus certaines espèces tandis que nous objectivons de plus en plus les autres. Mais l'animal n'est pas un être réductible au rang de simple objet. Nous ne pouvons en disposer librement… En quoi notre rapport à l'espèce animale est-il bien plus complexe que nous le pensons ? Quels sont les rôles de l'animal ?
En ce qui concerne le design, nous pouvons facilement repérer des moments où l'animal y occupe des positions cruciales : motifs, ornement, matériaux, mimétisme fonctionnel…
Le design s'inspire de l'animal.

Le designer et plus généralement l'être humain a souvent besoin de s'inspirer et de convoquer l'animal. Nous allons dans les pages qui vont suivre éclaircir comment s'opère ces intentions.
Aussi loin que remonte notre civilisation, l'animal a toujours eu une place considérable. Depuis des millénaires, notre société s'est construite avec l'animal, tout d'abord en cherchant à se protéger des prédateurs, puis en élevant et en gardant du bétail ou encore en appréciant la compagnie de certaines créatures… Depuis les figures d'animaux dans les mythes antiques jusqu'aux représentations animalières dans les grottes de Lascaux, cela ouvre tout un éventail d'interprétations possibles car entre l'animal et sa représentation, il n'y a pas de neutralité. L'animal en image : c'est un fait universel.
Autrement dit, l'animal, à travers ses représentations, ne nous pousse-t-il pas à réfléchir sur notre condition d'homme moderne ? Ainsi que sur notre place dans le monde du vivant ?

Dans un premier temps, nous allons tenter d'expliquer et de déterminer comment l'émergence de la modernité a altéré notre rapport à l'animal. Nous allons poser les bases d'un dualisme purement occidental dans lequel les hommes ont la conviction qu'ils sont les maîtres de la nature.
Au-delà de ce dualisme, nous allons, à travers l'analyse et la représentation, démontrer qu'il existe des nuances dans notre façon de vivre et de penser nos rapports aux animaux.
Mais il faudra aussi aborder la question de la présence des animaux en ce qui concerne la survie et l'évolution des hommes. Elles sont liées à celles des animaux.
Enfin, en dernier lieu viendra la question de savoir quel rôle l'animal tient auprès de l'homme et nous allons nous efforcer de préciser pourquoi et comment l'animal entretient bien plus qu'un rôle simplement utilitaire ou social…

L'animal et l'homme moderne
Comment la modernité voit notre rapport à l'animal

Qu'est-ce qu'un animal ?

Les origines lexicales de l'animal

Du latin *« animalis »* : ce qui est animé du souffle de vie, du principe vital. Le mot animal signifie, si l'on se réfère à son étymologie et au *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, « animé, vivant, doué de « *l'anima* » (l'âme) ». Cette définition met en valeur l'idée d'un principe vital présent dans toute entité douée de vie. Ainsi, on peut dire que tout homme est animé d'un principe vital, tout comme les autres animaux, et par extension, que l'être humain est aussi un animal. Ce principe vital établit à la fois un lien entre une âme pensante et des propriétés physico-chimiques du corps qui existent en chaque être vivant. D'un point de vue physique, les hommes et les animaux ont tous deux des corps capables de mouvements autonomes. Et en biologie, l'animal est un être vivant hétérotrophe, c'est à dire qui se nourrit de substances organiques extérieures à lui-même, tout comme l'être humain. Quant à cette notion d'âme, Aristote propose un système de classification de tous les êtres animés de ce souffle de vie dans son traité intitulé *De l'âme*. Il y aurait en effet trois types d'âmes pour illustrer les fonctions fondamentales de la vie : l'âme nutritive (végétative), l'âme sensitive, et l'âme intellective. L'âme végétative permet à tout êtres vivants de se nourrir et de se reproduire, l'âme sensitive inclut les sensations, les passions et les mouvements, et en dernier lieu, l'âme intellective appartient seulement aux animaux rationnels, soit les hommes, et touche notamment les notions de connaissance, de délibération et d'élection. Ces trois âmes s'imbriquent et à l'aide de ce système, Aristote démontre une continuité entre les êtres vivants. Mais un système où l'homme serait l'espèce la plus évoluée car il bénéficie de capacités auxquelles l'animal ne peut prétendre. Car Aristote parle de l'homme comme un animal politiqué, doué de *logos*, il peut alors formuler des discours, exprimer l'utile et le nuisible, et par extension le juste et l'injuste.

C'est le caractère de l'homme d'avoir le sentiment du bien et du mal. Cette émergence par rapport aux autres animaux, marque une discontinuité.
Par exemple, le mot « bête » du latin *« bestia »*, qui peut aussi qualifier les animaux, met en lumière cette discontinuité entre l'humain et le non humain. En effet, la bête est l'animal non humain et l'humain peut être une bête, la bête noire, la bête de foire, la bête de scène, une bonne bête , une sale bête, une bête curieuse… Être non humain, la bête inspire parfois la crainte. Les mots contribuent à brouiller les frontières entre les hommes et les animaux.
Le philosophe Ernst Cassirer définit l'être humain comme « animal symbolique ». L'homme se distingue par sa capacité à produire des univers symboliques qui constituent son existence : les mythes et la religion, l'art, l'histoire et la science, ou le langage…
En outre, le langage et la capacité de modifier l'environnement grâce au verbe ont fait de l'homme une espèce bien particulière, une espèce que ce dernier pense comme prédominante. L'homme a ainsi posé une frontière entre son monde et le monde animal.
Entre discontinuité et continuité, le rapport de l'homme au monde animal est complexe. Comment le définir et qu'exprime-t-il de notre relation au monde ?

Le rapport à l'animal en occident à l'époque contemporaine

Les animaux sauvages et les animaux domestiques

Nous pouvons distinguer deux types d'animaux : les animaux sauvages et les animaux domestiques.
Les animaux sauvages restent à l'état de nature et n'interagissent pas avec le monde humain. A contrario, les animaux domestiques se sont adaptés pour vivre avec l'homme. Ils sont entrés dans le monde humain en renonçant à leur condition première. Par exemple, dans la même famille d'animaux, on peut distinguer le loup qui est resté à l'état sauvage et qui n'a pas renoncé à sa liberté, et le chien qui, au contraire, est devenu un compagnon fidèle pour l'homme. La Fontaine évoque dans sa fable, *Le loup et le chien*, ce loup qui préfère souffrir de la faim mais rester libre plutôt que de s'asservir à l'homme en échange d'une sécurité et d'un certain confort.

Le loup et le chien, Jean-Baptiste Oudry, 1729.

(1) Baratay Éric, *Point de vue animal.* Paris, Seuil, 2012.

S'ils ont accepté de s'associer avec l'homme, c'est qu'ils ont su en tirer quelques avantages, c'est ce qu'explique l'historien Éric Baratay *« Il faut aussi une acceptation animale. Les espèces qui se sont laissées domestiquer trouvaient des avantages à se rapprocher de l'homme, pour la nourriture par exemple, c'est un échange (…). »*[1]
Bien évidemment à l'intérieur de cette catégorie, il y a toute une typologie des animaux domestiques. L'homme a su en faire de bons usages, usages qui peuvent facilement s'entremêler. Qu'il soit de laboratoire, de compagnie, de travail, de divertissement ou destiné à la consommation, l'animal domestique vit avec l'homme, partage son territoire et s'adapte à ses besoins, à ses idées…

La distinction nature et culture

« L'animal fait un avec la nature. L'homme fait deux. Pour passer de l'inconscience passive à la conscience interrogative, il a fallu ce schisme, ce divorce, il a fallu cet arrachement. »[2]

(2) Vercors, *Les Animaux dénaturés.* Albin Michel, Paris, 1952, p.195.

Cette citation de Vercors marque une idée de dualité, dualité entre l'homme et la nature, entre l'homme et les animaux car les animaux peuvent être définis par leur relation empreinte d'humilité envers la nature, tandis que l'homme s'est éloigné de cette dernière, dans laquelle il survivait péniblement.
Descartes illustre parfaitement cette situation où les hommes se rendent *« comme maîtres et possesseurs de la nature »*[3]. Or, le rapport entre l'homme et l'animal ne peut être réduit à une simple relation de maître à sujet.
De surcroît, les animaux permettent aux hommes de se comparer. Afin de pouvoir définir ces derniers comme des corps avec un esprit, il faut que les animaux soient des corps sans esprit. C'est le phénomène de la définition en creux.

(3) Descartes René, *Discours sur la méthode.* Éditions Pocket, Paris, 2007.

Mais de quels hommes parle-t-on ? Pour mieux asseoir leur humanité, les occidentaux, et aussi ceux sur lesquels ils ont influé ailleurs dans le monde, depuis quelques siècles de leur histoire, ont exclu les animaux, et plus globalement, la nature car l'homme moderne a posé des frontières infranchissables entre lui et la nature et avec tout autre organisme qui la peuple. L'homme a fait de la nature un objet indépendant de lui-même, et peu à peu l'idée qu'il est extérieur à celle ci s'est imposée dans la pensée occidentale. Quant à la culture, elle est tout ce qui touche à la production humaine, de l'ordre de l'acquis et non de l'inné. Rousseau décrit la nature comme une déesse couverte d'un voile épais derrière lequel elle dissimule ses secrets. La nature est ainsi personnifiée sous les traits d'une femme aux multiples seins, symbole de fertilité. Autrement dit, cette notion de nature est avant tout une image, et la société occidentale s'est fédérée sous cette représentation collective. La science se présente comme le moyen le plus efficace pour dévoiler cette personnification et donc découvrir tous ses secrets. Cependant pour chercher à les extirper, l'homme soumet la nature à la question et l'instrumentalise.
Mais, par l'émergence des sciences, l'homme a connu trois blessures narcissiques : d'une part, la Terre n'est plus au centre de l'Univers et donc l'homme non plus, comme l'a démontré Copernic. Ensuite d'après Darwin, l'homme est un animal comme les autres, fruit de l'évolution, il n'est pas au sommet mais dans une ramification de l'arbre de vie. Et en dernier lieu, Freud énonce que l'homme n'est pas maître de ses pulsions. Freud démontre ainsi que les sciences provoquent une rupture et provoque une désillusion chez l'homme concernant sa toute-puissance supposée.
En somme, deux attitudes s'opposent dans la démarche de l'homme à faire face à cet objet indépendant et mystérieux. Pourtant face à l'émergence des sciences, l'homme adopte une autre attitude face à la nature. Inspirés par le mystère et la beauté de la nature, les artistes et les poètes convoquent cette dernière pour fonder leur inspiration.

La Science dévoilant la Nature. Frontispice du traité de Gerhard Blasius, *Anatome animalium*, Amsterdam 1681.

Entre Orphée et Prométhée

Pour dérober les secrets de la nature, l'homme peut adopter deux types de rapports. Qu'ils soient hostiles ou harmonieux, ils sont incarnés par la figure de Prométhée[4] dérobant le secret du feu à Zeus pour améliorer la vie des hommes ou par Orphée[5] dont le chant et la lyre enchanteurs révèlent la nature dans toute sa splendeur et sa poésie. D'une part, l'homme instrumentalise la nature, les phénomènes naturels sont vus comme un enchaînement élémentaire de mécanismes cachés dont l'horloge constitue le modèle. Nous pouvons faire le rapprochement avec la démesure que les Grecs nommaient *hubris* où l'homme fait offense à l'ordre naturel et met sa vie en danger. A contrario, l'attitude orphique est empreinte de respect : il suffit d'observer la nature pour en décrypter toute la splendeur. *« On devrait mieux respecter la pudeur avec laquelle la Nature se cache derrière des énigmes et des incertitudes chatoyantes. »*[6] telle est la préconisation du philosphe Nietzsche pour exprimer cette idée.

(6) Nietszche Friedrich, *Le gai savoir*. Flammarion, Paris, 2007, p286.

Au cœur même de notre société occidentale, la distinction et la domination de l'homme face à la nature prédominent. Cette instrumentalisation peut prendre sens sous le nom d'attitude prométhéenne. A contrario, Orphée pénètre les secrets de la nature par l'harmonie et la mélodie de sa lyre. Cette attitude orphique peut-elle être le regret d'une ancienne relation détruite par la science ?

En définitive, le double statut de l'animal est fondamentalement lié à cette opposition entre confrontation et contemplation dans la pensée des pays occidentaux. Si l'homme se place en tant que maître et possesseur de la nature, alors il lui paraîtra légitime de considérer les animaux comme des êtres inférieurs. Dans cette vision où la nature fait l'objet d'une expérimentation et où elle devient le produit d'une conception mécanique du monde, les êtres vivants seraient alors considérés comme des machines.

(4) Prométhée, fils du Titan Japé a volé aux dieux le secret du feu, afin d'améliorer la vie des hommes, et qui, selon Platon, apporta les bienfaits des techniques et de la civilisation.
(5) Orphée, héros de la mythologie grecque, fils du roi de Thrace Œagre et de la muse Calliope. Avait par le chant et le jeu de la lyre, un pouvoir de séduction sur les êtres vivants et non vivants.

La théorie de l'animal machine

Fondée par René Descartes au XVII[e] siècle, elle soutient que les animaux seraient tels des machines, des assemblages de pièces et rouages dénués de conscience ou de pensée, incapables de ressentir la douleur. Cette thèse est souvent présentée de manière simplifiée voire simpliste bien qu'elle soit conceptuellement très complexe. Aujourd'hui, nombre d'intellectuels et de chercheurs se sont empêtrés dans cette vision erronée de l'animal à tel point qu'elle s'est vue crédibilisée. L'animal ne serait qu'un agrégat de mécanismes simples. Pour Descartes, les actions des animaux sont si précises qu'elles témoignent de leur nature mécanique ; de même, les cartésiens défendent le fait, quelque peu réducteur, que les animaux sont des machines, mais qu'ils ne sont que ça. Par extension, si l'animal est une machine, alors l'homme peut aussi être considéré comme tel, car d'un point de vue biologique, en analysant la physiologie des animaux et celle de l'homme, la science a su prouver une grande proximité.

(10) Dominique Lestel est un philosophe et éthologue français.

Dominique Lestel[(10)] développe l'idée que l'animal-machine renvoie à deux types de machines : une machine conceptuelle ou une machine réelle. L'une implique un modèle explicatif : l'animal peut être expliqué mais partiellement compris tandis que l'autre évoque l'idée qu'il serait un jour possible de fabriquer d'authentiques machines qui seraient des animaux.

La théorie de l'animal-machine est en effet le reflet d'une époque où l'on pensait que l'homme était capable de concevoir de toutes pièces un objet ressemblant au vivant, mais qui ne l'était pourtant pas. C'est à cette période que de nombreuses poupées articulées voient le jour.

De même, si l'animal est vu comme une machine, alors il peut être traité comme elle, instrumentalisé et exploité pour en optimiser les potentiels.

Les limites de la théorie de l'animal-machine

Pour Descartes, les actions des animaux sont si précises qu'elles témoignent en faveur de leur nature mécanique. Or, L'animal est un être vivant qui s'adapte et ne se comporte pas de la même manière selon les circonstances dans lesquelles il évolue. Suivant le milieu où il vit, il adoptera une attitude de compétition, de prédation ou d'entraide avec une acuité particulière. L'animal ne peut être réduit à l'état de machine. Sans compter que la manière dont les hommes se pensent affecte la manière dont ils pensent les animaux. Les idées politiques, le contexte social et historique dans lesquels on s'interroge sur les animaux influencent les observations.

À l'heure actuelle, l'éthologie ou l'observation des êtres par leur comportement avec ce qui les entoure progresse dans le mode de pensée actuel. L'éthologie permet l'observation des animaux, pour eux même, sans se référer aux humains. Et, de récents travaux d'éthologie ont démontré l'existence de *cultures animales*. Des macaques japonais aux mésanges anglaises, les animaux acquièrent des techniques et les transmettent à leur entourage et leur descendance. Ainsi, par l'observation des macaques sur l'île de Koshima, au Japon, les élèves du primatologue Imanishi ont pu observer qu'une jeune femelle commençait à laver les patates douces que les autochtones lui donnaient. Cinq ans plus tard, la majeure partie des macaques juvéniles et des jeunes adultes lavaient leurs patates. Ainsi, une innovation heureuse découverte par un seul individu, a été transmise et enseignée aux jeunes. Autrement dit, les macaques ont fait preuve d'apprentissage social. Cet exemple est loin d'être unique, et toutes les espèces peuvent faire l'objet de cette approche.

Non seulement l'animal s'est complexifié avec l'émergence des sciences et de l'éthologie, mais encore, il est un être singulier. L'éthologue et philosophe Dominique Lestel défend l'idée qu'un chien n'est pas la réplique exacte d'un autre chien, que chaque hamster a son tempérament et qu'il est fallacieux de croire qu'un cheval est le décalque d'une autre monture précédemment empruntée.

Pour finir, cette théorie, qui repose avant tout sur un manque d'observation, ne prend pas en compte tout l'aspect culturel du rôle de l'animal dans les sociétés. Tant dans les représentations que dans la pratique, l'animal est bien intégré dans le quotidien de toutes les civilisations.

En dépit de cet héritage culturel issu de notre rapport de domination et de rupture envers la nature et de la pensée cartésienne, peut-on supposer que l'homme moderne ne comprenne pas autrement l'animal que comme un appareil de production et ne partage rien d'autre que les services techniques que lui rend ce dernier, alors qu'il vit avec eux depuis ses origines? L'incroyable longévité du lien qui marque la communauté homme et animal est déjà un indice de la complexité de la civilisation.

La perte de densité de notre lien au monde animal

Pendant un peu plus de quatre siècles de notre histoire, une forme d'exclusion s'est établie vis-à-vis des « animaux non humains », mais qu'en est il de notre histoire dans sa globalité ? Car cette perte de densité de notre lien au monde animal n'est-elle pas aussi la perte d'une partie de notre histoire ? Cette opposition radicale est le fruit d'une vision dite anthropocentrique où l'homme est défini comme l'entité la plus significative de l'Univers. Ce conflit récent qui instaure une hiérarchie et qui domine la culture occidentale, est-il universel ? Comment penser le monde sans lui appliquer le dualisme entre nature et culture qui imprègne notre mode de pensée moderne ?

Les différentes relations entre le monde humain et le monde non humain autour du globe

Autour du monde, les communautés humaines forment avec des communautés animales des collectifs hybrides dont les caractéristiques sont variables selon la nature du territoire et selon le type de contrôle exercé sur les espèces. Quels que soient les types de rapports que l'on entretient, chacune de ces formules caractérise un mode particulier de cohabitation et d'interaction entre des humains et des espèces animales, à chaque fois spécifique. Qu'ils soient chassés, apprivoisés, élevés, utilisés pour leur viande ou pour leur lait, leur peau, pour la force physique qu'ils fournissent, comme substituts des humains dans les échanges et dans les sacrifices ou comme sources de symbole, ces collectifs hybrides ne se constituent pas au gré des innovations techniques, ils sont les produits directs des qualités positives ou négatives que les humains ont détectées dans telles espèces selon le milieu où ils ont été élevés.

(1) Philippe Descola est un anthropologue français. Il est reconnu pour ses travaux de recherches en Amazonie équatorienne.

Tout humain est capable de repérer des traits de comportement qu'il peut comparer à ses propres dispositions. L'homme reconnaît dans des formes de vie proches de la sienne des signes d'expériences sensibles et des aptitudes intentionnelles. Les propriétés que nous prêtons aux non-humains varient en fonction du contexte culturel. Nous croyons déceler un type de qualité et l'homme va donc définir un rapport avec elle. Si je vois l'animal comme une réincarnation d'un membre de ma famille ou comme un steak sur pattes, je ne le percevrai pas de la même façon…

Poursuivant depuis des années une réflexion critique sur ce sujet, l'anthropologue Philippe Descola[1] nous propose un système de classification général des diverses manières dont lesquelles les humains donnent une figure aux animaux. Cela découle des différentes manières dont ils perçoivent leurs qualités et leurs traits saillants. Descola nous explique comment se fonde une représentation. Il est parvenu à élaborer un nouveau système de classification, et cela induit quatre modes d'identification possibles de l'homme avec son environnement, avec les animaux.

Il y a d'autres façons de détecter des continuités et des discontinuités entre humains et non humains que celle qui nous est la plus communément proposée, à savoir opposer les bêtes et nous-mêmes.

La vision anthropocentrique du monde, la séparation entre nature et culture, l'idée d'une domination de l'homme sur les animaux sont des traits propres à notre monde occidental. C'est une exception sur la planète, nous explique l'anthropologue Philippe Descola.

Ce mode de pensée occidental bien ancré en nous depuis le plus jeune âge, Descola le qualifie de vision *naturaliste*. Les hommes sont les seuls à posséder un esprit, une intériorité

mais ils partagent des ressemblances physiques avec les non humains. Le naturalisme est une coupure de lien. Cette discontinuité est aussi due à l'influence et au développement des sciences.

On peut considérer la formule inverse du naturalisme, et c'est le cas chez les autochtones d'Amazonie, d'Amérique du nord, de Sibérie, etc… Pour ces peuples là, la plupart des non humains ont un esprit, (ou une intériorité, une subjectivité, selon le terme que l'on préfère employer) mais ces autres espèces se distinguent par leur corps, et non par cet esprit.

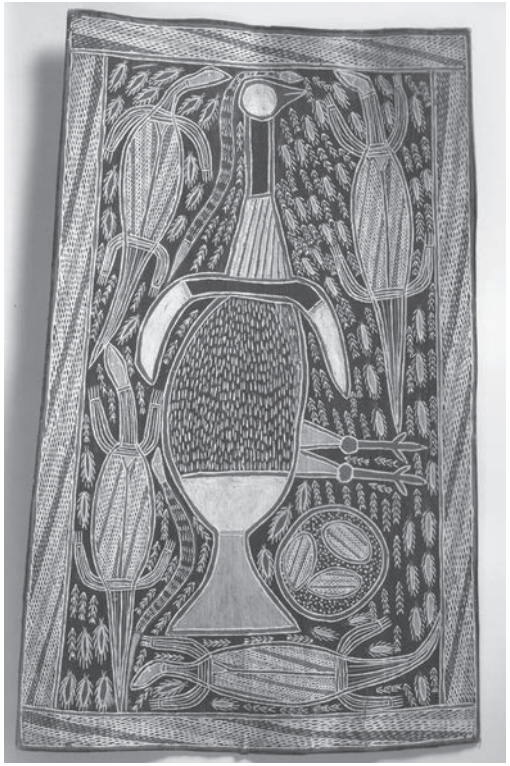
Les animaux ne sont plus bêtes car ils ont un esprit. Cet esprit donne accès à des mondes différenciés pour chaque espèce : le monde d'un poisson n'est pas le monde d'un humain.

Descola nomme cette vision l'*animisme*.

© musée du Quai Branly, Paris 2010

Masque wauja de guérison chamanique figurant l'esprit du poisson *yuma* Rio Batovi, haut Rio Xingu, État du Mato Grosso, Brésil XX[e] siècle. 154 x 49 x 29 cm. Bois de caroba, fibres de palmier, coton, coquillages et maxillaire de poisson.

L'autre vision est que certains humains et non humains partagent les mêmes propriétés physiques et morales à l'intérieur d'une classe nommée. Ces classes sont issues d'un prototype et se distinguent d'autres classes existantes. Il s'agit du *totémisme*, pratiqué chez les aborigènes d'Australie. Les images que ces tribus produisent font toute référence à des « êtres du Rêve », des figures totémiques qui ont la forme d'animaux : outardes, tortues ou kangourous… L'organisation totémique s'est déployée à partir des subdivisions de corps animaux et humains.



© musée du Quai Branly, Paris 2010

Djunmal ***Animaux Dhuwa***, groupe Iiagabugurimi Milingimbi, terre d'Arnhem, Territoire du Nord, Australie 1963. Pigments sur écorce. 41 x 71 x 5 cm.

La dernière vision est l'idée que tous les éléments du monde, les corps, les qualités, les états, apparaissent différents les uns des autres. Il est donc nécessaire d'organiser cette foule déconcertante et de définir entre elles des liaisons stables. Ce travail de mise en correspondance se base sur un concept d'analogisme. Descola propose alors de donner à cette vision le nom d'*analogisme*.

© D.R.

Les Très Riches Heures du duc de Berry, Jean Ier du Berry, manuscrit relié, peinture sur velin, 1440. 29 x 21 cm

C'est une façon très commune de voir le monde. En Europe, de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, elle était le mode de vision prédominante, elle est aujourd'hui très présente en Asie, en Afrique de l'Ouest, dans les Andes… La figure typique de l'analogisme est la chimère, un être composé d'attributs provenant de différentes espèces telles que l'*homme-requin* du Bénin. La pensée analogique s'exprime aussi dans le goût pour les correspondances entre le cosmos et la personne vue comme un monde miniature.

En conclusion, chacune de ces façons de détecter les ressemblances entre les humains et les non humains a pour conséquence de générer des conceptions très différentes au sujet de l'animal et des rapports que les hommes peuvent avoir avec lui.

À travers ces quatre visions du monde, les autres groupes d'humains marquent une forte dépendance au monde animal, empreinte de respect, où l'homme ne cherche pas à marquer sa suprématie. Même si notre interprétation moderne du monde relève d'une démarche très ethnocentriste, elle ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait pas de loi universelle de la physique ou de la biologie, explicite Descola. Il est même possible, comme le pense le philosophe Merleau-Ponty[2], que la cosmologie moderne ait été nécessaire pour permettre les avancées scientifiques. Descola met plutôt en évidence la séparation épistémologique entre sciences de la nature et de la culture.

Pour conclure, avant d'affirmer le naturalisme comme mode de pensée ultime, l'homme occidental civilisé fut un homme primitif. En fait, l'homme s'est progressivement limité à une vision réductrice de son monde. L'animal est présent depuis nos origines, les parois des grottes préhistoriques en sont les témoignages. Partant de ce constat, qu'en est-il de nos origines d'homme moderne ? Quel était le regard que ces hommes portaient sur les animaux et sur le monde qui les entourait ?

(2) Jacques Merleau-Ponty est un philosophe et épistémologue français.

Nos origines d'homme moderne

Les premières représentations de l'animal

Depuis nos origines, la figure de l'animal est présente. Que ce soit avec l'art pariétal ou dans les écrits mythologiques, l'animal réveille l'imaginaire de l'homme et s'impose par sa présence mystique. Si l'animal est présent depuis la nuit des temps, c'est qu'il joue un rôle important dans la société et que les hommes entretiennent divers rapports avec lui. L'homme n'a pu s'empêcher de voir en l'animal une figure mystérieuse et fascinante. Car au-delà de sa stricte apparence et réalité physique, l'animal est un être chargé en symbolique, une symbolique que l'homme lui confère. L'animal peut signifier un concept abstrait, une potentielle réponse à une question métaphysique sur le pourquoi du comment.

La grotte de Lascaux est l'un des exemples les plus flagrants : c'est une des plus importantes grottes ornées du Paléolithique par le nombre et la qualité esthétique de ses œuvres. Elle est parfois surnommée *« la chapelle Sixtine de l'art pariétal »*[3]. Daté entre environ 18 000 et 15 000 ans, c'est un lieu de culte orné par des représentations d'animaux qui n'avaient alors pas de but utilitaire. Les grottes étaient le refuge des animaux puissants, prédateurs de l'homme mais aussi des hommes.

Plan de Lascaux.

(3) Expression du préhistorien et archéologue français Henri Breuil, aussi appelé l'abbé Breuil.

© musée d'Orsay, Paris

L'origine du monde, Gustave Courbet, peinture à l'huile, 1866. 46 x 55 cm.

© musée d'Orsay, Paris

Un enterrement à Ornans, Gustave Courbet, peinture à l'huile, 1849-1850. 3,2 x 6,6 m.

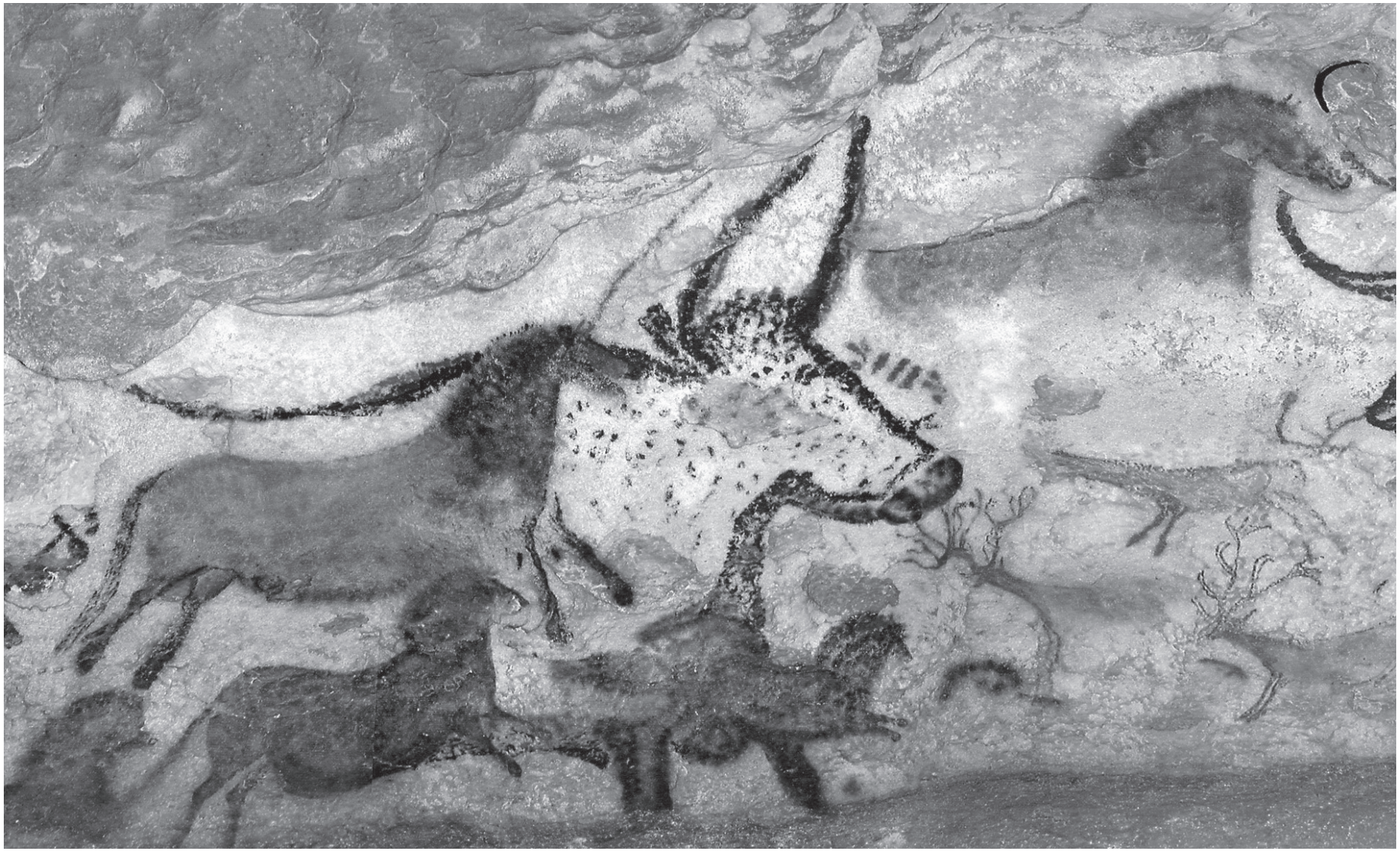
L'homme préhistorique voyait un analogisme entre la forme de la grotte et l'intériorité du corps humain, tel que le ventre ou l'utérus. Cette matrice, originelle et finale, a pour but de construire un mythe exprimant les fonctions métaphysiques de la Terre. Ce mythe propose de répondre à des questions d'ordre métaphysique. Les animaux représentés n'étaient pas les animaux chassés par l'homme : la plupart n'avaient aucun intérêt ni utilitaire, ni alimentaire. On peut compter de nombreux dessins d'aurochs et de chevaux. Sans doute l'homme préhistorique y voit-il un être supérieur à lui, d'où le fait que l'animal soit la première représentation sur ces parois. À Lascaux, le mouvement général des animaux les représentent tournant dans la rotonde et se dirigeant vers la sortie. Comme s'ils venaient du cœur de la terre. L'animal joue un rôle de médiateur au sujet de l'arrivée de la vie sur terre. L'homme, comme les animaux, aurait pour origine une même terre, une même matrice. L'animal est ici un acteur des premiers principes de la vie, auxquels nous ne pouvions trouver de signification concrète. L'ethnologue André Leroi-Gourhan analyse la topographie des cavités et compare, par analogisme, la forme des grottes à la forme des viscères animales. Ce choix est loin d'être anodin, il établit une liaison entre l'intérieur du corps de l'animal (que le chasseur connaît bien) et un territoire souterrain qui revêt alors un sens particulier.

(4) Film de Apichatpong Weerasethakul sorti en 2010.

(4)

Comme dans *Oncle Boonmee*[(4)] le monde souterrain serait celui de nos débuts. Et la grotte, par ses reliefs, son obscurité et sa configuration ont très certainement entraîné un style de représentation. Les hommes jouaient d'ailleurs avec le creux et le relief pour exprimer le volume. D'autre part, le préhistorien Jean Clottes propose une explication de l'art préhistorique, où la grotte est un lieu de passage entre le monde des hommes et un monde parallèle, ou un au-delà. Tel un sanctuaire, la grotte est l'espace mystique où le chaman, reconnu par sa tribu, entre en transes pour rétablir l'harmonie entre l'homme et la nature. D'après le préhistorien, les représentations qui figurent sur les parois seraient là pour créer une ambiance fantastique, voire religieuse.

L'art pariétal montre donc la place prépondérante de l'animal dans nos mythologies fondatrices. Il représenterait un système de mythes et de pensées métaphysiques. L'homme le convoque pour l'aider à surmonter son angoisse concernant les questions auxquelles il ne peut donner de réponse. L'animal est un médiateur, un accompagnateur avec qui l'on doit cohabiter sur la même terre.



© D.R.

Les métamorphoses

D'autres mythes fondateurs sont encore prédominants à l'heure actuelle. L'un des plus connus qui nourrit encore l'imaginaire de notre civilisation est la métamorphose. Cette notion est insaisissable, permanente et universelle : elle a été créée pour expliquer le monde et lui donner un sens. Ainsi, à l'origine de tel élément, de telle plante, de telle île ou de tel animal, il y aurait une origine divine. La métamorphose est utilisée, dans ce cas-là, pour résorber l'étrangeté, et la rendre rassurante. En effet, en assignant aux choses une source humaine ou divine, l'homme se donne la possibilité d'agir sur eux et de s'adresser à eux, afin de ménager leurs faveurs ou d'atténuer leur fureur.
D'autre part, les mythes de la métamorphose confèrent une unité dans ce monde incompréhensible. Si les dieux et les hommes peuvent devenir animaux ou plantes, alors les passages sont possibles de l'une à l'autre de ces espèces.
Accepter le jeu des métamorphoses offre l'idée d'un continuum du vivant.
Le mythe d'Actéon[4] où le chasseur devient le chassé, où l'homme se transforme en cerf et finit dévoré par ses chiens, inscrit Actéon dans un monde où les distinctions entre les différentes natures ne sont pas arrêtés. Cette frontière poreuse que la métamorphose suggère illustre clairement une continuité qui affecte les êtres et les éléments de la nature.

(4) Dans la mythologie grecque, Actéon est un célèbre chasseur. Il surprit la déesse Artémis se baignant, qui le transforma en cerf en punition de l'avoir vu nue.

© musée du Louvre, Paris

Diane et Actéon, Giuseppe Cesari, peinture à l'huile, 1603. 47,5 x 66 cm.

Selon l'encyclopédiste et écrivain Diderot, *« tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces [...] tout est en flux perpétuel [...] tout animal est plus ou moins un homme ; tout minéral est plus ou moins une plante ; toute plante est plus ou moins un animal »*.[5]
La métamorphose est alors un changement témoignant d'une continuité dans ce monde des correspondances où l'homme fusionne avec la nature en rapport avec le divin ou pas.
D'autre part, l'homme a aussi la possibilité de devenir un animal : il possède une double identité. D'un côté, son caractère humain qui exige de lui un comportement exemplaire dicté par des normes, et de l'autre, une animalité, une part de sauvage dont l'homme est plus ou moins conscient. Cette part d'animalité est souvent l'expression de son désir. L'animal serait là pour médiatiser notre manque. C'est en parti ce qu'illustre la série de photos par Charles Fréger[6], intitulée *Wilder Mann ou la figure du sauvage*, où les hommes, lors de fêtes traditionnelles, se parent de costumes extravagants aux attributs animaliers ou végétaux pour expulser leur part d'animalité durant ces quelques jours de fêtes ou presque tout est permis.
Le comportement bestial étant alors la marque de l'incapacité de l'homme à se conformer aux lois du monde civilisé.

(5) Diderot Denis, *Le rêve d'Alembert*. Paris, Folio, 2008.

(6) C. Fréger, a traversé l'Europe pour réaliser un inventaire des pratiques rituelles costumées utilisées au moment du passage de l'hiver au printemps.

Pour conclure, l'homme ne cesse de convoquer l'animal dans ses représentations, ses histoires contées ou ses mythologies. L'homme et l'animal se croisent et s'entremêlent pour créer une histoire commune et trépidante selon les civilisations et les cultures.

Autrement dit, l'histoire de l'humanité ne peut se penser sans celle des animaux. Est-ce à dire que l'animal fait partie du patrimoine culturel quelle que soit la civilisation envisagée ? Si cela se vérifiait cela signifierait que l'histoire de l'homme ne peut se penser sans les animaux.

© Charles Fréger

© Charles Fréger

L'histoire de l'homme est liée à l'histoire de l'animal

Tous les animaux ont une histoire, elle est due à une cohabitation avec les populations humaines. Qu'il soit sauvage ou domestique, l'animal représente un patrimoine culturel et subit des évolutions.
Par exemple, le chat, sacralisé dans les civilisations anciennes, a été diabolisé au Moyen Âge ; quant à l'ours, autrefois considéré comme le roi des animaux pour une grande partie des populations de l'hémisphère nord, il perdit progressivement son statut pour devenir animal de foire. Dans cette perspective, l'histoire des animaux est résumée par nos représentations. Or, des relations d'interdépendance se sont mises en place depuis la nuit des temps et demeurent aujourd'hui encore source d'inspiration et de fascination. On dit que le cheval est la plus belle conquête de l'homme, mais bien d'autres histoires sont nées autour du monde et selon les espèces locales. Toutes les civilisations ont su apprivoiser ou asservir les

© Yann Arthus-Bertrand

© D.R.

Blasons de différentes villes, Rawvics (Pologne), Holving, Moselle (France) Berlin (Allemagne).

animaux sauvages qu'ils côtoyaient au cours de leur histoire.
L'histoire de certains animaux influence et entretient des rapports avec l'histoire de l'homme. Par exemple, l'ours est l'un des animaux représentants de cette idée que l'histoire de cet animal se reflète dans celle de l'homme. L'ours devient un emblème : son prestige est tel qu'il donne son nom à différentes cités et apparaît sur de nombreux blasons, comme l'atteste sa présence dans l'art héraldique. Car entre crainte et admiration, ce prédateur plantigrade, au cours des siècles, a été à l'origine d'une sorte de rivalité et de fraternité avec l'homme.
Alors, si un tel animal vient à disparaître, ne verrait-on pas disparaître aussi une partie de notre histoire.

© Alfons Alt

C'est par exemple le cas de certains chevaux : autrefois ayant un but purement utilitaire, tel que la traction de charrette ou d'engins agricoles, ces derniers se sont vite vus remplacés par la machine et donc, retrouvés sans aucune utilité possible. Que peut faire l'homme dans ces conditions ? Si l'animal ne « sert plus à rien », peut-on alors agir en rupture totale par rapport aux liens qui nous unissaient à eux ?
Ce patrimoine culturel est repérable dans l'imaginaire fertile de l'homme. Les représentations donnent forme à la pensée humaine et se structurent à travers les mythes, les rites, ou encore les contes tout autour du monde. Néanmoins à cette heure de l'histoire où la mondialisation, la standardisation des cultures et la consommation de masse prédominent, quelle place l'animal peut-il se faire dans ce monde moderne ? Quelles en sont les limites et les dérives ?

L'image ludique de l'animal : entre objectivation et anthropomorphisme

Les animaux de compagnie tels que les chats ou les chiens majoritairement n'ont jamais connu autant d'attentions : bijoux, parfums, vêtements ou même psychothérapies et cérémonies religieuses en sont les manifestations les plus extravagantes. Mais loin des regards et à l'extérieur des villes, des millions de bêtes sont mises à mort dans les abattoirs de plus en plus mécanisés. Le rapport à l'animal est ainsi dichotomique : d'un côté, nous humanisons de plus en plus certaines espèces tandis que nous objectivons de plus en plus les autres. D'autre part, l'engouement pour les zoos soutient ce paradoxe dans l'organisation de la captivité des animaux sauvages : l'homme crée de toutes parts une illusion de liberté, de monde sauvage. Il crée un simulacre de vie sauvage, et parallèlement, l'animal est enfermé et nourri par la main de l'homme.

© D.R

Objectivation

L'objectivation animale est l'une des dérives mises en place par notre société moderne : d'un côté, l'exploitation cruelle des animaux d'élevage, de l'autre, la domestication souvent outrancière et ridicule des animaux domestiques.

D'abord, l'exploitation des animaux d'élevage renvoie aux « productions animales ». L'élevage représente 10 000 ans d'histoire partagée avec les animaux, une histoire d'échange et de respect, tandis que l'industrie des productions animales anéantit cette histoire depuis moins de 150 ans. Dans ce système, les animaux sont considérés comme ressource ou matière vivante.

Dans l'idéologie du progrès et de la rentabilité économique, l'animal n'est plus un animal. En effet, l'émergence de la zootechnie au XVIIIe est le reflet de la façon dont nous traitons les animaux. Il s'agit de l'ensemble des sciences et des techniques mises en œuvre dans l'élevage des animaux pour l'obtention de produits ou de services à destination de l'homme, et, elle a pour mission de faire de l'élevage une activité rentable pour l'industrie et pour la nation. Par extension l'animal devient un matériau pour cette industrie, une source de profit. D'où l'incohérence de manifestations telles que le Salon de l'agriculture[7] dont les visiteurs ressortent sans savoir vraiment ce qu'est l'élevage. Il n'y a plus aucun lien affectif ou spirituel possible dans ce genre de structure, et nous consommons l'animal comme un objet obsolète.

Ainsi, cette objectivation est-elle un signe de notre perte de lien avec les animaux ? Sans doute, car les animaux sont en train de disparaître de la vie des citadins. Dans notre esprit, ils sont peu à peu remplacés par des représentations stylisées ou anthropomorphiques…

(7) Le Salon International de l'Agriculture rassemble chaque année tous les acteurs du monde agricole. Il se tient a Paris-Porte de Versailles.

© D.R.

Anthropomorphisme

Le roi lion, Walt Disney, 1994.

La proximité de l'homme avec les animaux domestiques a engendré une vision anthropomorphique de ces derniers. Ainsi, le chien, le chat ou le cheval se retrouvent affublés d'attitudes ou de sentiments purement humains. Certes, l'anthropomorphisme abolit les frontières entre les espèces d'une certaine manière et nous aide à considérer les animaux comme des sortes de congénères, mais de ce fait, nous oublions ce qui fait leur spécificité en tant qu'animaux. Les dessins animés de Walt Disney utilisant les animaux comme héros illustrent parfaitement cette notion et donnent une vision erronée de l'animal et de ce que son monde signifie. Ainsi, cette domestication poussée jusqu'au ridicule engendre le fait que certains animaux sont montrés et traités comme des personnes.

L'animal domestique devient ici un « autre moi » au faible taux d'altérité et n'est que le reflet de notre mode de vie consumériste.

L'animal domestique perd donc toutes les qualités qui faisaient de lui un animal et la richesse de sa différence avec notre monde humain. Une civilisation du mime est une civilisation qui ne dialogue plus, qui a perdu sa dynamique. Reconnaître l'animal comme une source d'altérité est indispensable. Cette idée rejoint la mise en scène des animaux dans la publicité : en effet, les limites de cette représentation de l'animal sont qu'elle propose une vision standardisée, celle d'un animal unique et idéal. De plus, cette convocation de l'animal est censée nous adoucir, érotiser notre quotidien, nous rassurer ou nous attendrir mais au final et d'une façon générale il s'agit de nous pousser à consommer.

Cependant, on ne peut nier que l'homme moderne ne peut s'empêcher d'entretenir un lien affectif avec ses animaux de compagnie. Est-ce parce qu'il souffre d'une carence que seul le lien à l'animal peut combler ? Existe-il une survivance primitive dans nos relations avec les animaux domestiques ?

L'animal médecin

On ne peut nier l'existence d'un lien affectif avec les animaux. L'émergence de la zoothérapie est la preuve que les animaux peuvent jouer un rôle dans la guérison des malades. La zoothérapie est une thérapie qui met en relation un humain souffrant de troubles mentaux, physiques ou sociaux auprès d'un animal de compagnie pour réduire le stress ou les conséquences d'un traitement médical.

« Les animaux ont un effet protecteur qui joue un grand rôle dans la résilience des enfants. »

Le psychiatre et psychanalyste français ajoute : *« Pour les jeunes en carence affective, battus ou survivants dans les sociétés en guerre, un animal prend pour eux un effet sécurisant, il devient une base de sécurité. Et dès l'instant où l'enfant est sécurisé, il éprouve le plaisir de la rencontre, de l'exploration et de l'apprentissage. Et à ce moment-là, il peut déclencher un processus de résilience, c'est-à-dire la reprise d'un nouveau développement. »*[8]

Cette citation démontre clairement le fait que l'animal est un médiateur entre la personne malade et ce monde incompréhensible qui l'entoure : il participe au mieux-être des patients. En effet, la chaleur de sa fourrure par exemple, sa présence affectueuse, son contact physique vont aider le thérapeute à améliorer l'état moral des malades en lien avec leur état physique.

À la manière de l'utilisation de l'animal comme moyen thérapeutique, le duo de projets *Life Support* de Revital Cohen et Tuur Van Balen explore une autre facette de notre lien à l'animal et fait de celui ci une alternative directe aux traitements médicaux. Les designers proposent de créer une symbiose entre le malade et l'animal. *Dailysis Sheep* est l'un de ces deux projets où le mouton est sollicité pour sa capacité physiologique à pou-

(8) Citation de Boris Cyrulnik, dans l'ouvrage *À l'écoute du monde sauvage. Pour réinventer notre avenir*, de Matignon Karine Lou. Paris, éditions Albin Michel, 2012, p. 39.

voir couvrir l'insuffisance rénale du patient. Des manipulations au niveau du génome humain et du génome ovin permettent de créer ce principe symbiotique : un agneau génétiquement modifié prend vie et permet de dialyser le malade et de purifier ses reins pendant la nuit. Ce projet démontre certes une symbiose possible mais il n'apporte aucune solution médicale réelle et viable. Néanmoins, il prend place dans notre société moderne et actuelle où les technologies tendent à remplacer l'humain et l'animal. Le lien affectif issu d'un tel mode de soin changerait-il nos méthodes de guérison ? *Life Support* bouleverse les dispositifs médicaux et envisage une alternative aux techniques médicales mécaniques et déshumanisées. L'animal deviendrait un fabricant naturel de médicaments et cela permettrait de retrouver une relation plus forte avec celui-ci, car l'homme aurait directement besoin de l'animal pour survivre. Mais un homme malade peut-il réellement élever son animal guérisseur ? Élever un animal requiert beaucoup de travail et de patience, l'animal a besoin de soins et d'attention, il ne peut pas seulement jouer le rôle de médicament au sens strict. Dans une vision autarcique ce projet semble très limité. Cependant déployé dans une vision collective il renforce cette idée d'écosystème, de communauté si bénéfique à l'homme et à l'animal. Le projet *Life Support* a cependant le mérite basique de montrer ce que l'animal est pour nous.

Est-ce mal connaître ce qui nous relie aux animaux que de penser que leur monde et le nôtre ne sont plus aussi liés qu'aux temps primitifs?
L'exploitation est une relation à sens unique dont seuls les hommes sont bénéficiaires. Il n'est d'ailleurs pas certain que cette relation soit vraiment profitable à l'humanité.

© Revital Cohen & Tuur Van Balen 2008

Notre dépendance voilée

Les humains, tout comme les non humains, ne peuvent se passer de la nature. Mais en sont-ils réellement dépendants ? En quoi cette nature peuplée d'animaux assure-t-elle la survie de l'homme ?

Les services rendus par la nature

Les dépendances cachées et la survie de l'homme

Ces dernières années, la mortalité des ruches dans toutes les exploitations apicoles mondiales (culture d'amandes en Californie par exemple)[1] ont atteint un seuil catastrophique. Le reportage *Le silence des abeilles* témoigne de cette disparition inquiétante. Les dégâts sont à la fois écologiques et économiques. Économiques car des apiculteurs voient leur avenir compromis. Les produits courants tels que les amandes, les fruits, et tous autres produits à base d'ingrédients naturels (glaces, pâtisseries, etc…) deviendront des produits de luxe. Écologique car l'une des raisons de cette mortalité dévastatrice est le principe de bioaccumulation des produits chimiques utilisés par l'homme dans son environnement. Les insectes pollinisateurs, parmi lesquels les abeilles, jouent un rôle essentiel. Ils pollinisent 80% de la flore sur terre et nous permettent de produire 35% de notre nourriture. En somme, si les abeilles disparaissent, l'humain aura une vie plus pénible, une nourriture moins diverse, au coût plus élevé. Il ne nous restera plus qu'à manger des céréales et imiter leur bourdonnement pour nous rappeler leur existence… Pour faire face à ce problème, la tendance au goût du jour est l'invention des *« Robot bees »* : ces petits insectes métalliques sur lesquels des ingénieurs se penchent pourraient remédier à l'hécatombe chez les butineuses. Cependant, la conception de ces petits objets nécessite un savoir faire chronophage, des terres rares, lesquelles sont déjà largement surexploitées…

Par conséquent, l'homme a besoin des animaux pour remplir certaines fonctions qu'il ne saurait assurer. Ces problèmes de disparition et d'extinction de certaines espèces pourraient

(1) Pour obtenir une amande, la fleur d'amandier doit être pollinisé par un insecte pollinisateur et donc les producteurs californiens sont dépendants de la présence des abeilles dans les cultures afin d'obtenir des fruits.

© Greenpeace 2014

© D.R.

(2) TED Concorde, conférence d'Evrard Wendenbaum, *Comment repenser la protection de la biodiversité. 2012.*

avoir des conséquences désastreuses. En témoigne, Evrard Wendenbaum, géologue. Lors de la conférence Ted, il propose une métaphore pertinente pour expliquer les conséquences de l'extinction des espèces : *« La biodiversité, c'est comme les ailes d'un avion. Les ailes d'un avion sont attachées par des milliers de rivets. Il ne se passera rien si on enlève un, deux ou trois rivets. On pourrait enlever 10 ou 20% de ces rivets, peut être que l'avion volera toujours. Mais à un moment, on enlève le rivet de trop et l'aile se détache, l'avion [s'écrase]…».*[2]
Il met aussi en évidence que l'on ne connaît pas assez le rôle des espèces et tous ces rapports de dépendance qu'elles entretiennent aussi avec les autres espèces dont l'homme fait partie.
D'autre part, ce passionné de nature et d'exploration expose la nécessité de porter un autre regard sur la nature. On ne s'intéresse qu'aux animaux magnifiques, comme les baleines, ou les lions, etc…

Alors que le rôle des autres animaux, « les petits, les moches et les répugnants », ceux qui ne nous interpellent pas, est parfaitement méconnu par l'homme.

Il parle de l'importance des nématodes (les vers[3]), et donne l'exemple des mouches et les qualifie d'éboueurs écologiques. En effet, ces petits insectes jouent un rôle très important dans la décomposition des déchets organiques. Et ils ne nous coûtent rien. Depuis peu de temps, l'homme s'attache à calculer les économies monétaires que les animaux leur permettent de faire. Cette tendance à voir en la nature un capital serait-elle un moyen de connaître et comprendre la valeur des écosystèmes ?

(3) Comme le démontre Marcel Bouché dans son livre *Des vers de terre et des hommes : découvrir nos écosystèmes fonctionnant à l'énergie solaire*, les vers de terre jouent de nombreux rôles essentiels et positifs pour l'environnement dans lequel ils vivent. Ils permettent la restructuration et la fertilisation des sols pauvres et améliorent la productivité des cultures et prairies. Ils agissent sur la qualité du sol ainsi que sur l'alimentation et la protection des végétaux, ce qui améliore leur croissance. Ils permettent le recyclage des déchets organiques car ils les digèrent et l'épuration de l'eau usée.

Les services écosystémiques et leur valeur économique

Chaque année, les services rendus par les chauves-souris aux États Unis valent 22,9 milliards de dollars. Cette somme phénoménale est évaluée à partir de la quantité d'insecticide que l'animal permet d'économiser en détruisant lui-même les autres animaux indésirés. Quant aux services rendus par les insectes pollinisateurs, ils représenteraient plus de 190 milliards par an (dont 153 pour les abeilles.) La crise du capitalisme mondialisé et l'accumulation de capital bute sur les limites de la planète : elle menace l'équilibre des écosystèmes et épuise les réserves naturelles. Cette importante richesse de la nature, mise en péril par les hommes, a une dénomination : ce sont les services écosystémiques. En effet, cette notion de service écosystémiques est apparue dans les années 70 : elle connaît un grand succès auprès de la communauté scientifique mais aussi dans les sphères décisionnelles et gestionnaires. Avant cela, cette richesse naturelle n'avait pas de valeur économique. Les services écosystémiques sont les bénéfices que les humains tirent du fonctionnement des écosystèmes. L'expression a été forgée dans le champ d'activité des sciences biologiques pour mettre en évidence les liens de dépendance de l'humanité vis à vis des milieux naturels. De plus en plus utilisée dans des situations concrètes de gestion, cette notion suscite toutefois des critiques. En effet, elle permet de mesurer et d'évaluer monétairement les écosystèmes et l'usage que les hommes en tirent. Cependant, cette marchandisation de la biodiversité peut sembler réductrice. La philosophe Virginie Maris[4] prend le contre-pied de cette notion. Elle considère que l'instrumentalisation de la nature puis sa quantification par l'évaluation monétaire participent à une dynamique de marchandisation de la nature avec des stratégies de conservation adossées à des logiques de marché. Partisane de l'éthique environnementale, elle remet en question la séparation entre l'humain et le non humain en défendant l'idée que les êtres non humains auraient une valeur intrinsèque et que l'on ne devrait pas agir envers eux comme s'ils étaient de simples outils. L'argument défendu par l'éthique environnementale est que les hommes sont

(4) Virginie Maris est Philosophe de l'environnement et est chargée de recherche CNRS au Centre d'Ecologie Fonctionnelle et Évolutive (CEFE) de Montpellier.

pris dans un certain individualisme ethnocentré en créant des classes (humains, animaux vertébrés…etc) en tant qu'organisme individuel. Les espèces, les écosystèmes voire la biosphère ou l'ensemble du vivant devraient être pensés comme une entité primordiale. C'est à dire, qu'une espèce ne doit pas être considérée comme seule, elle interagit avec le monde qui l'entoure. Protéger des animaux tels que les baleines ne sert presque à rien si l'océan est pollué. L'homme doit aller au-delà de ses intérêts immédiats pour penser à la valeur intrinsèque de la biosphère dans son ensemble car ce qui caractérise la biosphère, ce sont toutes ces interactions inter-espèces qui en font toutes ses caractéristiques. La pensée par écosystèmes n'isole pas les différents acteurs qui la composent, ce qui fait sa force ce sont ses liens dynamiques entre les composants. Autrement dit penser par interdépendance rend tous les composants indispensables, sans notion de rang et de hiérarchie.

L'interdépendance des espèces

L'être humain estime la valeur de la nature au nombre d'espèces, en oubliant les interactions et les liens qui les unissent à leur environnement et qui permettent la stabilité de l'ensemble. Une espèce seule ne « sert à rien » si elle est privée de son environnement et des relations qu'elle entretient avec les autres espèces. De plus, cette notion d'interdépendance ne peut être réduite à une utilité de l'ordre de l'alimentaire, où cette dépendance est seulement circonscrite à la chaîne alimentaire, car ces relations sont diverses et complexes. En effet, il existe plusieurs types d'interactions biologiques : la symbiose, la compétition, la coopération, le mutualisme… Chaque être entretient des rapports biologiques et sociaux avec d'autres êtres présents dans son milieu.

Quelle est la place de l'humain au sein de ce système complexe ? L'homme joue un rôle extrêmement important et influe sur son environnement à l'échelle mondiale. Chaque acte quotidien a des répercussions sur l'état de la planète.

En effet, très simplement lorsque l'on mange trop viande, on accentue la déforestation de l'Amazonie; lorsque l'on achète des produits avec de l'huile de palme, on participe à l'extinction des orangs-outans… L'idée n'est pas de culpabiliser mais de rendre visible notre rôle négatif. Cette tendance peut être bien sûr inversée en initiant un ensemble d'actions positives. Il suffirait de prendre en compte tous les aspects de nos actes dans une vision systémique du monde, et de favoriser les actions locales. Car agir local permet une meilleure traçabilité et de pouvoir être autonome et de répondre à des besoins précis dans un territoire limité. Cela fut posé dans l'adage du développement durable :

« penser global, agir local »

énoncé par le biologiste français René Dubos lors du premier sommet sur l'environnement en 1972.

De surcroît, cette idée d'interdépendance peut être une grande source d'inspiration pour l'homme. Partant de ces observations, la scientifique Janine M. Benyus[5] a souligné plusieurs grands principes du vivant comme le fait de compter sur la diversité et la coopération, d'utiliser la quantité d'énergie appropriée, de fonctionner en réseau, de consommer et agir localement, de recycler les déchets et les utiliser comme ressources… Optimiser plutôt que maximiser, tel est le concept général. Nous pouvons mettre en parallèle ces principes avec l'industrie écologique qu'a fondée le principe *craddle to craddle*. C'est un mécanisme qui repose sur un schéma d'échange où la production des uns sert les autres en relais. Les activités humaines pourraient être pensées à partir de ce principe symbiotique…

En conclusion, l'homme moderne a du mal à percevoir sa dépendance envers le monde animal et le peu qu'il discerne est doté d'une valeur instrumentale et financière, une valeur capable de satisfaire des besoins ou des intérêts humains. Mais l'homme peut-il se permettre d'instrumentaliser cette nature dont il est dépendant ?

(5) Janine M. Benyus est une scientifique américaine, consultante en innovation et connue pour ses travaux sur le biomimétisme.

La dette infinie

Les différents rapports entretenus avec les animaux ne sont pas seulement biologiques, ils sont aussi anthropologiques et sociaux. Pourtant ce refus massif de considérer dignement les animaux, de les faire rentrer dans notre société, de leur attribuer une place témoigne de notre aveuglement.
Les animaux domestiques nous ont construits : ils créent du lien avec les hommes. Nous ne sommes complètement humains qu'avec eux et l'histoire humaine s'est faite avec les animaux. En outre, il est difficile de penser l'être humain sans sa part d'animalité et inversement pour les animaux domestiques. Il y aurait donc un échange entre l'homme et l'animal. Cet échange est-il équitable ? Y a-t-il de la réciprocité dans le don entre les deux parties ?

La théorie du don dans les rapports domestiques

L'anthropologue Marcel Mauss a construit une théorie du don. Elle définit et explique les rapports sociaux qui animent notre société moderne, mais aussi les sociétés primitives comme celle des Maoris qu'il a étudiée. Nos liens tiennent et persistent avec les autres hommes parce que nous donnons, nous recevons, nous donnons… Et ainsi de suite.

« Accepter quelque chose de quelqu'un, c'est accepter quelque chose de son essence spirituelle, de son âme ».[6]

D'autre part, Cette notion de don est la forme archaïque de l'échange dans les économies et droits anciens des romains, des germains et des indiens. Ces échanges liaient, au-delà du temps de la transaction, les acteurs de ce don dans une relation ambivalente d'intimité et de rivalité.
Marcel Mauss explique que ce système d'échange est un des *« rocs humains sur lesquels sont bâties nos sociétés ».*

(6) Mauss Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1925). Quadrige, Presses universitaires de France, 2007.

Mais encore, *« Si on se donne les choses et les rend, c'est parce qu'on se donne et rend « des respects », mais aussi c'est qu'on se donne en donnant… ».*
Cette pensée influence grandement les rapports que nous pouvons entretenir avec les animaux qui partagent notre quotidien… On est donc amené à se demander, si l'animal me donne, que dois-je le lui rendre ? Ou bien dois-je rendre à l'animal ce qu'il me donne ?

Le concept de communautés hybrides

Au lieu d'essayer de savoir quelles différences attribuer à l'animal sans mettre ce qui est propre à l'homme en danger, le philosophe et ethnologue Dominique Lestel consacre ses recherches à la notion d'un animal partenaire. En effet, l'enjeu de ce partenariat, cette *communauté hybride*, est le partage de sa vie autour d'un projet ou d'un style de vie commun.
Il distingue par exemple deux types de chercheurs : ceux qui s'acharnent à considérer l'animal comme un objet d'expérimentation, et ceux qui s'impliquent au contraire dans des communautés partagées et qui apprennent à vivre avec l'animal qu'ils étudient. Par exemple, la scientifique Sue Savage-Rumbaugh[7] avec le bonobo Kanzi vivait littéralement une aventure enrichissante avec ce partenaire inédit. Ces communautés hybrides sont caractérisées par un partage de sens, d'intérêt et d'affect. Les animaux, tout comme les humains, tirent des intérêts de cette vie en commun. Bien sûr, ce concept ne touche pas simplement le domaine scientifique : il est beaucoup plus général et constitue une caractéristique fondamentale des sociétés humaines avec, par exemple, les animaux domestiques ou les animaux d'élevage. Dominique Lestel affirme que l'homme est un être vivant qui ne peut se développer qu'en créant des agencements avec d'autres espèces vivantes, en constituant une association fonctionnelle et symbolique qui mobilisent de façon opportune des ressources écologiques, cognitives, émotionnelles et sociales. Ce changement de perspective pense l'homme comme une espèce qui s'est développée avec les animaux et non contre

(7) Sue Savage-Rumbaugh est primatologue, elle connue pour ses travaux sur l'acquisition d'un langage par deux bonobos, Kanzi et Panbanisha, au travers de l'apprentissage de lexigrammes.

eux. Finalement, ce philosophe défend l'idée qu'il n'existe aucune société humaine qui n'ait développé un rapport privilégié avec au moins une autre espèce animale.
Les humains et les animaux nouent des relations intenses qui rappellent l'importance de la vie partagée avec d'autres espèces. Il faut apprendre à coopérer intelligemment avec les animaux. Il faut aussi changer son regard sur la domestication qui instrumentalise trop fortement les relations homme-animal et qui l'envisage dans une perspective utilitariste, car si l'on prend l'exemple de l'asservissement et de l'exploitation animale, celui-ci est loin d'être viable.

(8) Jocelyne Porcher est directrice de recherches à l'INRA-SAD (Montpellier). Ses recherches portent sur la relation de travail entre éleveurs et animaux en élevage et dans les productions animales.

Les limites de l'exploitation animale

Pour Jocelyne Porcher[8], le travail permet l'insertion des animaux. Karl Marx définissait le travail comme la construction de notre lien social. L'asservissement des animaux ne mène à rien : l'homme a besoin de leur coopération. Mais si les animaux coopèrent, c'est bien parce que nous leur apportons ce qu'ils n'ont pas dans le milieu naturel. La chercheuse étudie les relations de travail entre les humains et les animaux. Elle plaide pour le fait d'observer de très près les animaux pour nous aider à nous remémorer notre humanité. Elle différencie clairement l'élevage et les productions animales et oppose ces deux notions. L'auteure dit que la façon de considérer la relation des hommes aux animaux révèle le type de société dans lequel nous voulons vivre. Son combat contre la production animale permet de mettre en exergue la relation affective avec les animaux dont le stade ultime sera la production de viande *in vitro* dans des usines à viande. Par cette approche, elle s'interroge sur notre rapport aux animaux et plus généralement au vivant. Par ailleurs, dans ces systèmes ultra-intensifs de production animale, personne n'est capable de mesurer les risques sanitaires encourus. Ces risques avancent en coulisses dans le plus grand des secrets et les personnes sont peu désireuses de savoir ce qui est caché. Non seulement désastreuse pour l'environnement et les animaux, cette production animale est souvent catastrophique pour ceux qui

en vivent. Jean-Marie Guilloux et Patrick Denoux[9] expliquent que l'image pourrait jouer un rôle fondamental pour exhiber cette réalité contemporaine en représentant vainement l'idéal de la petite ferme paysanne comme le seul modèle durable capable de nous prémunir de cette industrie de l'avenir dévastatrice pour l'avenir. Prendre en compte la force symbolique des imaginaires qui fondent la singularité de l'agriculture et, dans un même temps, accepter de regarder en face la réalité contemporaine des métiers et des modes de vie de ceux et celles qui y travaillent pourraient faire avancer les choses à la manière de Jocelyne Porcher qui refuse de dissocier la condition des animaux de celle des éleveurs. Le système de production animale n'est pas viable d'un point de vue social et environnemental et tend à faire disparaître l'élevage dans sa signification originelle.

Ces différentes notions marquent un paradoxe, une contradiction entre le fait que nous sommes dépendants biologiquement et économiquement des animaux et que cependant notre rapport avec eux se délite.

(9) Patrick Denoux est un psychologue interculturel et Jean-Marie Guilloux est directeur de la Mission agrobiosciences.

Comment redonner une valeur intrinsèque aux liens qui nous unissent au monde animal ?
L'art et le design graphique peuvent-ils nous aider à retisser du lien ?

Si la pratique de l'art marque la rupture de l'homme avec l'animal, ce dernier reste un des motifs centraux de cette forme d'expression. Depuis les peintures du paléolithique jusqu'aux créations contemporaines, la récurrence des figures animalières témoigne de cette présence continue, de cette fascination, toujours porteuse de sens. Car dans l'histoire de l'art, les représentations animales sont pratiquement toujours symboliques. La production artistique est révélatrice de ces liens tissés avec les animaux tout au long de l'histoire. La figure animale ne cesse de stimuler l'imagination de l'homme : elle est partout aussi bien dans la peinture, la décoration, la sculpture que sur les vêtements… Philippe Descola explicite cette relation comme une relation vécue à travers l'image et la représentation où l'animal est un médiateur entre nous et le monde ainsi qu'entre nous et nous-mêmes, ainsi qu'entre nous et nos semblables.
À l'heure actuelle, designers produits et designers graphiques, artistes contemporains, et couturiers s'emparent de l'animal. La mode devient féline et la femme se pare d'une peau de léopard. La publicité est envahie de petites bêtes qui tentent de nous réconcilier avec la nature. En effet, qui mieux que les animaux peuvent venir stimuler notre imagination, donner du sens à nos relations, et taquiner notre mauvaise conscience environnementale pour nous pousser à réfléchir ? L'animal ne laisse pas indifférent mais surtout ne nous aide-t-il pas à rompre avec notre quotidien ?

Une relation vécue à travers l'image

L'homme occidental a un besoin d'attribuer aux autres animaux des qualités qui reflètent ses propres complexes physiques, ses pulsions ou encore ses fantasmes.
De l'animal humanisé à l'humain animalisé, l'homme s'approprie l'animal pour en faire son reflet et pour y transposer ses traits de comportement. L'animal est d'une richesse impressionnante en termes de symboliques.

La complexité de notre rapport à l'animal se manifeste aussi jusque dans l'appropriation de son enveloppe corporelle, voire de sa dépouille même. La conscience de sa nudité a poussé l'homme à se vêtir. De même, il aime à se transformer. La maîtrise de la pilosité, par l'épilation par exemple, est révélatrice de sa volonté de rompre ou de contrôler son animalité. Paradoxalement, et pour rétablir du lien avec une certaine animalité, l'homme aime à se vêtir de manteaux de fourrure, de diverses parures à poils, à plumes ou nacrées. L'imprimé léopard, python ou tigre, intemporel dans le monde de la mode, rappelle sans équivoque l'époque où les premiers hommes portaient des peaux des bêtes dangereuses. Ces peaux affiche le courage et le risque mortel encouru par l'homme pour obtenir ce trophée. Il s'agit de représentations de la fierté d'avoir rivalisé avec l'animal. N'est-ce pas aussi un rappel de notre passé primitif où l'homme pensait que se vêtir de la peau d'un animal lui conférait ses pouvoirs ?
Aujourd'hui, la gente féminine s'est emparée de ces imprimés sauvages. Prenons l'exemple de l'imprimé léopard : il est le signe d'une sensualité affirmée. La femme vêtue ainsi devient une prédatrice redoutable et dangereuse. Quant aux hommes, ils sont censés éprouver un irrésistible désir de les apprivoiser. La femme détourne la virilité, elle s'approprie le pouvoir masculin et convoque l'animal pour créer sa propre puissance et libérer sa sexualité.

© D.R.

© D.R.

Néanmoins, la figure animale n'est pas toujours porteuse d'animalité. Elle est parfois prétexte à des expérimentations clairement subversives, comme l'illustre l'œuvre *Puppies* de Jeff Koons[1] qui fonctionne dans l'univers kitsch. Ce gigantesque petit chien-chien trônait devant le musée Guggenheim de Bilbao, ou quelqu'autre musée, affirmant avec cynisme que son pelage fait de plantes à rond-point est la juste affirmation de notre rapport légèrement creux à l'art.
L'art serait ramené au statut de bibelot que le gros toutou garde. Notre vil patrimoine est alors sous la garde d'un animal grotesque.
Cependant, chaque animal est riche d'interprétations sur le monde actuel et notre civilisation d'homme moderne. Il peut autant toucher une mythologie individuelle qu'un imaginaire collectif. En outre, notre rapport à l'animal n'est pas purement imaginaire ou ornemental mais bien métaphysique et cognitif. Cognitif car il peut être considéré comme un élément universel de la pensée humaine et métaphysique car il débouche sur une compréhension intime de notre place dans le monde.

(1) Jeff Koons est un artiste contemporain américain.

Les images animales jouent un rôle dans la formation de la personnalité, de l'identité et de la conscience sociale. L'animal joue un rôle de médiateur entre nous et nous-mêmes ainsi qu'entre nous et ce que nous ne pouvons pas comprendre.

Le rôle médiateur de l'animal

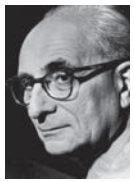
Questionner l'animal permet de se questionner sur notre rapport au monde et notre rapport à nous-mêmes. L'esprit humain a besoin de l'animal pour devenir humain : sans animaux, l'humain devient une bête. Nous sommes devenus et nous restons humains à cause de nos relations avec les autres animaux. Entre imagination, sociabilité et mysticité, l'animal est un personnage à part entière.

D'une part, l'animal peut devenir un intermédiaire. L'homme peut choisir de s'approprier l'animal pour en faire son reflet et pour y transposer ses traits de comportements.

Il devient alors messager de l'image que l'on veut donner à l'autre ou de l'image que l'on veut se donner ou que l'on veut faire apparaître aux yeux de l'autre. Mais que gagne l'animal à être détourné ainsi ? Pas d'avantage d'humanité. Quant à l'homme, il joue alors un jeu trouble qui lui permet d'avouer sa bestialité refoulée.

D'autre part, l'animal est le médiateur entre l'enfant et le monde. L'enfant aime à projeter ses craintes ou ses espoirs dans un « autre » pouvant prendre la forme d'un animal classique ou anthropomorphe. La littérature et le cinéma sont peuplés de ces créatures animales. Ils peuvent véhiculer un message tantôt moralisateur avec les fameuses Fables de Jean de La Fontaine ou bien même initiatique.

Questionné par Claude Macherel, chercheur au CNRS, à propos du vœu qu'il aimerait voir exaucé, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss[2] a avoué sans hésitation son désir secret *« Ce serait de pouvoir communiquer avec un animal. La mélancolie, c'est de me sentir coupé de l'essentiel de la création et d'être resté, comme tout un chacun, cantonné dans ce petit fragment qui est représenté par l'espèce humaine, alors qu'il y a en dehors d'elle tant d'autres choses qui mériteraient d'être connues, d'être comprises, et avec lesquelles on aimerait pouvoir communiquer. »*



(2) Claude Lévi-Strauss est un ethnologue et anthropologue français.

© Chris Herzfeld 2010

En dernier lieu, l'homme convoque l'animal pour représenter l'altérité. La photographe Chris Herzfeld[3] s'est spécialisée dans les portraits d'animaux, notamment ceux de grands singes. Elle considère que le regard de l'animal reflète quelque chose de mystérieux : l'animal permet de penser le non connu. Mais notre modèle théorique est conçu sur le fait que tout peut être expliqué et explicable.

Même si l'homme n'est toujours pas parvenu à répondre à des questions d'ordre métaphysique, il le pourra très certainement dans un futur proche. C'est en tout cas la promesse des scientifiques dont le rapport à l'animal est fondé sur le naturalisme.

(3) Chris Herzfeld est chercheur en philosophie des sciences et spécialiste de l'histoire de la primatologie et des relations entre humains et grands singes. Lors de ses recherches sur le terrain en Afrique, aux Etats-Unis, en Europe, elle a réalisé des photographiques de grands singes qui ont été exposées plusieurs fois.

Quel lien reste envisageable si l'on reste sur un naturalisme triomphant ? Un monde sans animaux est-il possible ?

(4) Max Weber est un économiste, sociologue et philosophe allemand.

Une société où le rapport à l'animal reste circonscrit dans le domaine du besoin est-elle une société qui se prépare à vivre sans l'animal ?
Comment l'animal pourra encore-t-il jouer un rôle de médiateur dans un monde où tout est dévoilé ? Un monde sans mystère a-t-il besoin de la figure totémique de l'animal ?
Cette hypothèse peut illustrer la notion de désenchantement du monde.
Le *désenchantement du monde* est un recul de la vision religieuse du monde comme doté de sens au profit d'une approche strictement rationnelle, ou dans d'autres termes, « froide ». Ce recul s'appuie notamment sur la science. Le philosophe Max Weber[4] propose une idée subtilement éloignée qu'il qualifie de *« démagnification »* ou de *« désensorcellement »* du monde. Le philosophe désignait par là le recul qui s'établit au sein même des religions, de la magie (c'est- à- dire de la croyance en la possibilité de contraindre des esprits par des moyens techniques tels qu'une offrande par exemple) comme moyen de salut au profit de l'éthique, d'une certaine conduite de vie. Ceci constitue donc un processus de rationalisation interne de la religion. Pour le sociologue allemand, la religion étant l'un des principaux « systèmes de réglementation de la vie », c'est sa rationalisation qui a engendré le processus occidental de la rationalisation du monde. Or, dans un monde où tout est rationnel, explicable par la science et sans mystère, l'animal peut- il jouer encore un rôle ?

(5) Étienne Klein est un physicien français et chroniqueur sur France culture. Cette citation est extraite de l'émission Le monde selon Étienne Klein du 15 mai 2014.

Pour reprendre les termes énigmatiques mais pleins de sens d'Étienne Klein *« il ne faut pas vendre la peau de la grande ourse avant de l'avoir tuée »*[5], par le détournement d'une célèbre citation, le chroniqueur explicite l'idée que la science ne peut tout expliquer et que les équations mathématiques posées pour révéler toutes les facettes obscures de notre cosmos ne sont que des moyens parcellaires de comprendre notre monde.
Quant à la chercheuse Jocelyne Porcher, elle considère qu'un monde sans animaux serait infernal. Et c'est ce vers quoi vont l'industrie agroalimentaire et leurs antagonistes : les mouvements de libération animale. D'un côté, l'un veut se débarrasser d'un être vivant, faillible, dans un souci de rentabilité. Et d'un autre côté, ces « libérateurs » nous entraînent vers une rupture du lien avec les animaux. Que nous les libérions ou que nous nous en délibérions, la destruction du lien est-elle plus cohérente ? Car la question des liens entre humains et animaux est aussi la question de la construction de la subjectivité humaine par la relation aux animaux.
Vivre avec les animaux, c'est vivre ensemble, se construire et s'épanouir. Que nous le voulions, ou pas, les animaux nous domestiquent, nous éduquent.

•

Nous percevons les animaux d'un point de vue exclusivement humain avec les conséquences que cela entraîne sur la manière dont nous les représentons et dont nous les traitons. Pourtant, en observant leurs comportements, nous leur avons découvert des compétences insoupçonnées. La frontière entre la nature et la culture n'a jamais été aussi poreuse et de nombreux courants philosophiques, politiques et artistiques témoignent aujourd'hui de cet engouement pour la cause animale. Cette prise de conscience remet en cause certaines pratiques comme l'élevage intensif et la production animale dans lesquelles l'animal se change en matériau, et l'éleveur en ouvrier. La relation affective fondamentale entre eux deux est devenue source d'incohérence et de souffrance.

De même, cette production animale a normalisé nos goûts, standardisé nos habitudes culinaires, et altéré la diversité que l'animal pouvait offrir à notre assiette. L'animal est beaucoup mieux connu sous forme conditionnée, aseptisée et cellophanée en barquettes dans notre rayon de supermarché. L'enfant dans une civilisation purement urbaine, perd la notion de la réalité animale qu'il redécouvre, de façon parcellaire, avec émerveillement dans les salons animaliers ou les ménageries itinérantes. L'animal est une forme d'altérité : il nous sort de notre quotidien morose, et l'homme a besoin de diversité pour être équilibré.

Qu'il s'agisse de diversité alimentaire ou de diversité relationnelle, l'animal est porteur de cette altérité dont nous avons besoin.

Aussi, il sera question de produire des images dont la fonction première sera de nous conduire à (re)découvrir cette diversité que porte, jusqu'à nous, le monde animal.
L'un des multiples rôles du designer graphique, mis à part la dénonciation des failles de ce système standardisé, peut être celui de créer du lien entre les différents acteurs du monde animal : scientifiques, agronomes, éleveurs, consommateurs… Ou plus généralement de réfléchir sur la manière dont l'homme moderne voit l'animal.

Le design graphique peut-il nous faire appréhender ce que la cécité, générée par l'habitude, nous empêche de voir ?
Revoyons nos liens avec les animaux.

Bibliographie

Ouvrages

Aristote, (1999). *De l'âme.* Paris : Flammarion. 292 p. *978-2-080-70711-6*.

Arthus-Bertrand, Y. (2007). *Chevaux.* Paris : Éditions du Chêne. 335 p. *978-2-842-77793-7*.

Baratay, É. (2012). *Point de vue animal. Une autre version de l'histoire.* Paris : Seuil. 400 p. *978-2-020-98285-6* .

Bataille, G. (1986). *Théorie de la religion.* Paris : Gallimard. 159 p. *978-2-070-70577-1*.

Bouché, M. (2014). *Des vers de terre et des hommes : Découvrir nos écosystèmes fonctionnant à l'énergie solaire.* Paris : Actes Sud. 321 p. *978-2-330-02889-3*.

David-Weil, H. (2010). *Animal.* Paris : les Arts Décoratifs. 207 p. *978-2-916914-18-3*.

De Fontenay É. (1998). *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité.* Paris : Fayard. 1078 p. *978-2-213-60045-1*.

Denoux, P. et **Guilloux**, J-M. (2014). *L'intelligence est dans le pré. Penser la ruralité du XXIe siècle.* Paris : éditions François Bourin. 340 *p. 979-1-025-20019-3*.

Descartes, R. (2007). *Discours sur la méthode.* Paris : éditions Pocket. 189p. *978-2-080-71091-8*.

Descola, P. (2010). *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation.* Paris, coédité par Somology éditions d'art et le musée du quai Branly.
224 p. *978-2-7572-0322-4.*

Despret, V. (2007). *Bêtes et hommes.* Paris : Gallimard.
157 p. *978-2-070-11893-9.*

Diderot, D. (2008). *Le rêve d'Alembert.* Paris : Flammarion.
256 p. *978-2-080-71134-2.*

Fréger, C. (2012). *Wilder Mann où la figure du sauvage.* Préface par Robert MacLiam Wilson. Londres : Thames & Hudsons. 272 p. *978-2-878-11386-0.*

Hadot, P. (2004). *Le voile d'Isis : essai sur l'histoire de l'idée de nature.* Paris : Gallimard. 399p. *2-07-073088-7.*

Lestel, D. (2010). *L'animal est l'avenir de l'homme.*
Paris : Fayard. 188 p. *978-2-213-65585-7.*

Lestel, D. (2011). *Apologie du carnivore.* Paris : Fayard.
139p. *978-2-213-65582-6.*

Maris, V. (2014). *Nature à vendre, les limites des services écosystémiques.* Versailles : Quae. 96 p. *978-2-759-22131-8.*

Matignon, K. (2012). *À l'écoute du monde sauvage : pour réinventer notre avenir.* Paris : Albin Michel.
395 p. *978-2-226-24078-1.*

Mauss, M. (2007). *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1925). Préface de Florence Weber. Paris : Quadrige, Presses universitaires de France.
252p. *978-2-130-60670-3.*

Nietszche, F. (2007). *Le gai savoir*. Paris : Flammarion.
445 p. *978-2-081-20726-4.*

Nietszche, F. (1876). *Considérations inactuelles.*
Paris : Gallimard. 244 p. *978-2-070-32689-1.*

Pilet, C. (2005). *L'animal médecin.* Arles : Actes Sud.
284 p. *2-7427-5857-7.*

Porcher, J. (2002). *Éleveurs et Animaux : réinventer le lien.*
Paris : Presses Universitaires de France. 352 p. *978-2130532149.*

Rousseau, J-J. (2004). *Discours sur les sciences et les arts.*
Paris : Le livre de poche. 92 p. *978-2-080-71091-8.*

Vercors, (1952). *Les Animaux dénaturés.* Paris : Albin Michel.
195 p. *978-2-253-01023-4.*

Articles et revues

Blain, J. (2004). *Nature pudique ou secrète.* L'Express.

Halpern, C. (2008). *Les animaux et nous.* Sciences Humaines (194) *32-47.*

Harribey, J-M. (2013). *Créer de la richesse, pas de la valeur : du capitalisme et des chauves-souris.* Le Monde diplomatique. *3.*

Keller, T. & **Mao**, B. (2013). *Le destin animal.* Usbek & Rica (06), *16-32.*

Mérigaud, B & **Portevin**, C. (2008). *Bêtes et hommes.* Telerama hors série, 98p.

Mollard, C. (2003). *Les métamorphoses.* TDC (847) 52p.

Porcher, J. (2007). *Ne liberez pas les animaux.* Revue du Mauss (29), *352-362.*

Expositions

Ours, mythe et réalité, octobre 2013 à juin 2014, muséum d'histoire naturelles de Toulouse.

Bartabas. *Beauté animale*, mars à juillet 2012, Grand Palais, Paris. *https://www.youtube.com/watch?v=38_rcMd1pH4*

Les androïds rêvent-ils de cochons électriques ? mars 2013, Cité du Design, Saint Etienne.

Films et Documentaires

Jaubert, A. (1996). *Lascaux préhistoire de l'art.* 60 min.

Geyrhalter, N. (2007). *Notre pain quotidien.* 92 min.

Guillet, A. et **Guillet**, D. (2008). *Titanic Apicole : la terreur des pesticides.* 122 min.

BBC (2013). *Can Eating Insects Save the World?* 59min.

Maris, V. (2010). *Que vaut la nature pour l'homme ?* CNRS image. 05 min. *http ://videotheque.cnrs.fr/visio=2867*

Tarr, B. & **Hranitzky**, A. (2012). *Le cheval de Turin.* 146min.

Lee, A. (2012). *L'odyssée de Pi.* 125min.

Riddley, S. (1982). *Blade Runner.* 117min.

Weerasethakul, A. (2010). *Oncle Boonmee.* 114min.

Site

Débarre, S. **Baloge**, M, **Lambertz-Pollan**, H. **Pourahmadali**, T. **Seitz**, A. (2013). *La condition animale : places, statuts et représentations des animaux dans la société.* Trajectoires [en ligne], (page consulté le 23 novembre 2014) *http ://trajectoires.revues.org/1247*

Radio

L'éléphant, complice et victime de l'homme. France culture. 58min, 02 février 2013.
http://www.franceculture.fr/emission-concordance-des-temps-l-elephant-complice-et-victime-de-l-homme-2013-02-02

La transhumance contre le puçage des troupeaux. France culture : émission **Terre à Terre** par Ruth Stégassy. 53min, (16 février 2013). *http://www.franceculture.fr/emission-terre-a-terre-la-transhumance-contre-le-pucage-des-troupeaux-2013-02-16*

Vivre avec les animaux. France Culture : émission **Terre à Terre** par Ruth Stégassy avec Jocelyne Porcher. 53 min, (19 octobre 2013). *http://www.franceculture.fr/emission-terre-a-terre-vivre-avec-les-animaux-2013-10-19*

Vers la terre et vers de terre. France culture : émission **On ne parle pas la bouche pleine** par Alain Kruger. 29min,
(09 février 2014) *http://www.franceculture.fr/emission-on-ne-parle-pas-la-bouche-pleine-vers-la-terre-et-vers-de-terre-2014-02-09*

Les mirages du point final. France Culture : émission **le monde selon Etienne Klein**. 6min, (15 mai 2014). *http://www.franceculture.fr/emission-le-monde-selon-etienne-klein-les-mirages-du-point-final-2014-05-15*

Animaux : avez vous donc une âme? France Inter : émission **3D, le journal** par Stéphane Paoli. 120Min, (21 décembre 2014). *http://www.franceinter.fr/emission-3d-le-journal-animaux-avez-vous-donc-une-ame*

Conférence

Goffi, J-Y (février 2000). *Les relations entre l'homme et l'animal.* Université de tous les savoirs. 73min.
http ://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/les_relations_entre_l_homme_et_l_animal.866

Wendenbaum, E. (janvier 2012). *Comment repenser la protection de la biodiversité.* Ted x Concorde. 15min.
http ://www.tedxparis.com/evrard-wendenbaum-comment-repenser-la-protection-de-la-biodiversite/

Descola, P. (mai 2012). *Le dualisme homme - animal, une spécificité occidentale ?* Universcience. 76Min.
http://www.dailymotion.com/video/xu2rm3_philippe-descola-medaille-d-or-du-cnrs-2012_tech

Descola P. (mai 2013). *Doit-on renoncer à distinguer nature et culture ?* Université populaire d'Amiens. 55min.
https ://www.youtube.com/watch?v=Ogok2TggjUo

De Fontenay, É.(mai 2013) *Réfléchir sur les bêtes pour mieux vivre avec elles.* Université Paris Diderot, 59min.
http ://www.univ-paris-diderot.fr/Mediatheque/spip.php?article362

Dictionnaire

Rey, A. (2010) *Dictionnaire historique de la langue française.* Paris : Le Robert. 4170 p. *978-2-321-00067-9.*

Iconographie

Partie 1 :

p. 18 © Emmanuelle Machadour
p. 21 © D.R.
p. 22 © D.R.

Partie 2 :

p. 28 © C. Helie, Gallimard
p. 32 © D.R.
p. 39 © Charles Fréger
p. 45 © Reuters, Kenzo Tribouillard, Pool , 2013

Partie 3 :

p. 52 © D.R.
p. 53 © CNRS, 2014
p. 58 © D.R.

Partie 4 :

p. 64 © D.R.
p. 66 © D.R.

Remerciements

À mes tutrices :
Élisabeth Charvet & Laurence Pache.

À toute l'équipe enseignante du DSAA.

À tous mes camarades de classe :
Axelle, Chloé, Pia, Éva, Louise, Ronan, Nathan, Alexis, Rémy, Antoine, Alice, Éloïse, Stacie, Lucie & Tamara.

À ma mère.

Au fournisseur Antalis.

antalis EM
Just ask Antalis
* Consultez-nous, tout simplement.

Conception graphique : ***Amélie Manchoulas***

Typographies : ***Bariol, fonderie Atipo.***

Papier Antalis : ***Pop'Set 240g Ficelle et Cyclus Print 115g***.

Imprimeur : ***Agi Graphic, La Souterraine***.

Mémoire édité à 15 exemplaires dans le cadre du ***DSAA Design responsable et éco-conception mention design graphique,*** La Souterraine, janvier 2015.

Lycée des métiers du Design et des Arts Appliqués Raymond Loewy, La Souterraine.

Le copyright de chaque image du corpus appartient aux entreprises ou auteurs respectivement cités.
Malgré les recherches entreprises pour identifier les ayants droit des images reproduites, l'étudiant-rédacteur s'excuse pour les oublis éventuels et se tient à la disposition des personnes dont involontairement, il n'aurait pas cité le nom.